



FRANCESCA CAPELLINI

LE FEUILLETON

CAMILLE LAURENS

Petit tambour

DÈS LE « PRIÈRE D'INSÉRER », le lecteur de *Nacres* est prévenu : « *Ce n'est pas un livre.* » Il tient pourtant entre ses mains un vrai livre, imprimé sur ce beau papier qu'utilisent, pour notre plaisir inactuel, les éditions Galilée, et accompagné de sept dessins à la pierre noire d'Adel Abdessemed, célèbre artiste né en Algérie, comme son amie Hélène Cixous. Mais celle-ci précise : il s'agit d'un cahier qu'elle a tenu du 1^{er} janvier 2017 au 14 mai 2019, sans souci d'être lue. « *Un cahier, ajoute-t-elle, ne prétend pas être habitant ou citoyen de la Littérature.* » Mais de fait, comme la Littérature, avec sa capitale, est un pays qu'Hélène Cixous ne quitte jamais, ce texte appartient à son œuvre et nous introduit, à l'instar de tous les précédents, à l'intérieur même de son existence et de sa langue – un peu plus encore que les autres, sans doute, d'être écrit « *au saut du lit* ». Car la puissance sans pareille de H., ainsi qu'elle se présente parfois, c'est la qualité extraordinairement intime de tout ce qu'elle écrit – intime au sens le plus profond, le plus généreux du mot. De livre en livre, elle nous transmet le sentiment de vivre, nous l'insuffle littéralement par ses rythmes, ses questions, ses effrois et ses joies tout à la fois saisis

et libérés par les mots, en direct : ce qu'on appelle la poésie. Même si elle écrit : « *La Littérature a toujours été l'attente-de-la-vie-même* », l'attendre avec elle est déjà une manière de se sentir vivant – plus libre aussi. Lisant son cahier, on entre dans sa maison. Il n'y a aucun verrou, bien sûr. « *Où est ma maison ? Ma maison c'est ce chemin, sous le vent. / Ecris-moi : soulevant, dit le vent.* » Tel est bien l'effet produit par sa lecture : elle soulève, elle émeut. Elle respire et inspire. « *Vous êtes la vie même* », lui disait J. D. – Jacques Derrida, l'ami de toujours, l'âme, « *l'amour* ». Tous ses lecteurs comprennent pourquoi.

Qu'y a-t-il donc dans ce cahier ? Des « *bijoux verbaux* » semblables à ces nacres que l'auteure ramassait sur la plage d'Oran, dont le nom vient de l'arabe *naqqara*, « petit tambour ». Car les mots sont beaux et sonores, ils tapissent et embellissent nos vies, ils sont la matière première de l'écrivain, son savoir propre. L'étymologie les déplie et les augmente, l'invention les sculpte en les agglutinant – quoi de mieux qu'un mot-valise pour transporter ensemble plusieurs sens, évoquer par exemple le « *gronronnement de l'océan* », l'« *autre-froid* » d'une époque défunte ou l'« *apartemaman* » qu'il est si difficile de vider à la mort de sa mère ? Un modèle de création poétique se trouve dans un

NACRES. CAHIER, d'Hélène Cixous, accompagné de dessins à la pierre noire d'Adel Abdessemed, Galilée, 176 p., 16 €. Signalons aussi, de la même auteure, la parution du Prénom de Dieu, Presses universitaires de Vincennes, 176 p., 14 €.

Ehpad où H. va rendre visite à de vieux pensionnaires à la tête égarée, « tous modestement shakespeareiens », qui rivalisent d'inventivité verbale.

Comme eux, les mots d'Hélène Cixous retrouvent l'entière de leur capacité à attraper non pas une vérité mais plusieurs. Ses trouvailles accueillent les associations libres, les contraires s'unissent car le rapport au réel, comme l'illustre un amusant dialogue de H. avec son fils, « c'est très simple très très compliqué ». Elle-même, la narratrice, la scriptrice plutôt, abrite des âges différents : « Et qu'est-ce qu'une femme de 80 ans et 40 ans ou 30, ce que je suis en même temps ? » Pas davantage la vie n'est-elle le contraire de la mort – la mort, « cette soudaine naissance, cette néance foudroyante ». H. converse avec les morts, que ce soit avec Homère, Montaigne ou Eve, la mère tant chérie, la mémoire et les rêves ramènent les défunts immortels, le fils tôt perdu, l'aimé disparu dont, endormie, elle frôle la jambe nue – « tu es revenu ». Le cahier brasse aussi la texture hybride du temps, faite d'actualités politiques (l'hommage à l'écrivaine turque Asli Erdogan, le duel Macron-Le Pen en avril 2017) ou de tragédies historiques (la guerre d'Algérie, la déportation de sa famille juive par les nazis), d'événements privés lointains ou récents, de « petits embrasements de vies » et de « coups de mort », où se télescopent le rire et les larmes. Certes, le deuil imprègne fortement la plus grande partie du cahier, « petite bibliothèque des chagrins précieux. Ça ressasse, mâche, le morceau inavalable de mort. On peut dire que ça ne passe pas ». Les dernières pages évoquent la mort de Philia, l'un de ses deux chats bien-aimés, que les dessins d'Adel Abdessemou nous montrent en surimpression sur le manuscrit, « le passe perpétuellement de vie à trépas et retour », dit Hélène à sa fille Anne, avant de décrire de façon bouleversante « l'amour-chat, une espèce

La puissance sans pareille d'Hélène Cixous, c'est la qualité extraordinairement intime de tout ce qu'elle écrit – intime au sens le plus profond, le plus généreux du mot

d'amour qui tient du chat, absolu, et tissé de durées plus rapides que nos durées humaines, avec mouvements et moments très intenses, sans reste, et plus brefs.

Il arrive heureusement que l'écrivaine soit « nourrie, comblée, guérie par la Littérature, un mot aussi fort et plus rassurant qu'amour ». Et puis Adel a un moyen de ressusciter Philia pour toujours : « J'ai fait un chat qui va rester au Musée Picasso, définitif. A vie ! », dit-il à son amie, qui s'en réjouit. Et quand on parle d'Hélène Cixous, d'un de ses livres, quel qu'il soit, parce que je ne connais pas d'écrivain plus vivant, c'est par ce mot qu'il faut évidemment finir. Hélène Cixous, à vie ! ■

En cherchant bien...

Carnets d'un curieux

blogs.MOLLAT.com

« [A Barbaste, Philippe Humeau raccroche le tablier](#)

[Personne et personnage de Bioy dans le portrait enchanteur qu'en trace René de Ceccatty en notre entretien du 10 octobre dernier à la Bibliothèque de Bordeaux »](#)

Toute première approche de « Nacres », un cahier publié par Hélène Cixous : à déchiffrer...

– Ecrit le jeudi 17 octobre 2019 dans la rubrique "[Non classé](#)".

Hélène Cixous vient de m'adresser son Cahier intitulé [Nacres](#)

...qui paraît aux Éditions Galilée :

...

...

« *un petit livre pour la rentrée* », lui avait demandé son éditeur ;

« *petite demande, voix affectueuse* » .

...

...« *Tout ce que je peux te proposer _ lui répond-elle _ c'est un cahier. Ce n'est pas un livre _ un livre, c'est bien davantage apprêté (et travaillé) qu'un simple cahier (de notes). Ce cahier, il est déjà écrit. Il n'a jamais pensé _ Dieu merci pour lui ! _ être un livre. Je n'ai jamais pensé _ forcément ! _ pour livre à un cahier. Livrer _ voilà : tel quel et sans apprêts ; le mot est*

important : livrer, c'est aussi se livrer... *_ un cahier à la lecture _ d'un lecteur étranger _ , c'est comme si je sortais en chemise dans un rêve ou en maillot de bain, et au lieu d'aller à la mer, j'irais faire un séminaire. Un cahier ne prétend pas _ le mot est important _ être habitant ou citoyen _ comportant des droits et des devoirs légaux _ de la Littérature _* car la Littérature comporte des conditions-exigences minimales de reprise par l'auteur et de présentation au lecteur à venir : d'apprêts ; sans trop de débraillé... *C'est un cabinet pleins d'objets estimables pour moi et probablement sans grande valeur pour un visiteur _ autre que soi. Des bouts et des fragments écrits à l'abri de toute lecture _ et fortiori relecture (d'un autre que soi : un visiteur de passage...).* *Des pages sauvages, libres de désordonné, sans arrière-pensée, sans visière, sans calcul, sans arme, sans aucune défense _* voici une presque théologie négative de ce qu'est en son essence propre la Littérature *_ un ramas de boutons d'or _ de fleurs des champs _ , des éclats herbeux _ et en rien gazonnés _ dont le charme _ tout privé _ pour moi réside dans la brièveté _ sans un quelconque souci de suites, ni, a fortiori, de fin, de point final... _ , une poussière _ simplement _ d'astres _ tout de même !.. _ sur la terre oisive _ incultivée, libre de son loisir-plaisir, caprice même _ autour de la tour de Montaigne _ mon pays : atteignable à pied en peu d'heures depuis Castillon-la-Bataille... Des souffles. Des battements _ à peine effleurés, presque pas saisis : juste des ombres esquissées, même pas apprivoisées ; elles sont si farouches et fugaces... Même pas des phrases. Même pas des épiphanies, quoique _ si, justement : quelque chose commence, même si c'est à peine, à apparaître, s'esquisser, se profiler, se saisir... Juste une façon de se tenir la main _ pour continuer, pour poursuivre : tant le fil du vivre, d'abord, très probablement, que le fil de l'écrire, ensuite, sans trop de rupture ; les*

ruptures-cassures, les enjamber... Voir ici la place, ou fonction, des chats (Philia, Théïa) d'Hélène dans ces notes de [Nacres](#)... **Sans ambition. Sans loi** et la Littérature comporte, elle, un minimum d'ambition et de lois ; c'est dit.

...

Ce petit volume aura été surpris _ non toiletté _ au saut du lit.

...

Je n'ai rien arrangé pour paraître _ et présenter présentable figure (attendue, convenable, sinon convenue). À peine ai-je parfois complété des mots, des phrases nominales, dont l'inachèvement hâtif ne gênait pas le cahier.»

...

Telle est, presque in extenso, la teneur du *Prière d'insérer* que l'éditeur prie l'auteure de glisser, en feuillet séparé, détaché, à l'avant de ce qui se présente, malgré tout comme un livre, avec couverture _ et qui, décidément, plaît beaucoup au lecteur que je suis ; et même l'enchanté ; en un regard rétrospectif de l'auteure, empreint de prévenances, voilà, à l'égard du lecteur qui s'apprête à lire son livre. Tel un accueil de l'hôte accueillant l'accueilli avec un minimum d'égards nécessaires envers le lecteur (pour peu que celui-ci s'apprête, aussi, de son côté, à vraiment bien le lire ; sinon, « *indiligent lecteur, quitte ce livre !* », prévenait Montaigne en ouverture, impérieuse autant que malicieuse, de ses [Essais](#)) sur le porche attractif de son seuil d'intimité de ce qui est ici livré : à la lecture.

...

Le [Nacres cahier](#) d'Hélène Cixous a bien sûr passionné le Curiosus-lecteur que je suis.

Et me lance dans un tout premier questionnement,

pour essayer de reprendre le fil du souvenir de mes précédentes lectures de l'Œuvre-Cixous.

...

En voici de premières amorces :

...

Isaac serait-il une pure fiction ?

La question _ « _ *Isaac, c'est son nom, celui de votre amour* ?« _ est posée page 94 :

« _ *C'est une fiction. Tout. Isaac, amour, votre, fiction*« .

Et ici, forcément, l'énigme-Isaac demeure...

...

Il faudra que je recherche qui peuvent être les effectifs cousins d'Hélène (pages 44-45, et ailleurs)

la cousine **Pi** et son frère **Paul-les-Malheureux** :

des Cixous _ ou apparentés : ils viennent d'Oran ! Des Amar ? _, et pas des Jonas ou des Klein....

...

Mon identification _ antérieure ; cf mon article du 12 juin 2018 : [Le volet 3 du triptyque Osnabrück-Jérusalem d'Hélène Cixous : le shakespearien Défions l'augure une méditation sur l'imageance de l'écriture... _ de Marcel Dulas, l'homme du portail grippé à déverrouiller d'Arcachon de Defions l'augure,](#)

se trouve confirmée

avec l'indication du décès de son frère **Tontus René Dulas**

ainsi que le cimetière _ à La Teste, et non loin de l'Éden _ du *Natus*, page 83 :

« 17 octobre 2017

Tontus est mort. En apparence. Pif _ Pierre-François _ me raconte longuement la légende de Tontus René Dulas et le royaume d'Éden (l'habitation des onze Dulas dans la forêt des Landes, hommes des bois, sans école, qui ne vont dans la société extérieure et hostile que pour le service militaire). Mes enfants, élevés _ c'est dit _ par ces forts de la nature, sur le Natus. Natus, nom propre du Bourrier.

Aller au Natus, expression _ conservée telle quelle _ de leur enfance.

Au lieu-dit Natus-de-Haut, le Bourrier créé en juillet 1916 au cimetière national de La Teste, tout ça mes enfants, sous les ordres des Dulas, Chef Tontus, l'ignorent, ils vont au Natus comme à l'Éden, l'Éden des enfants sauvages est un mont de débris immondes de la ville, écharnures, morceaux de carcasses d'avions, casques de guerre.

(Note : ces cahiers sont des petits-cousins du Natus, des bourriers.) » ;

de même qu'est nommée, page 69, l'Allée Fustel-de-Coulanges...

...

Est indiquée aussi, page 39, l'adresse d'Éve Cixous, rue du Saint-Gothard :

...

« Un vilain souci : les Catacombes dégueulent maintenant juste à côté de l'immeuble de maman. Qu'aurait-elle dit ? Si je savais, ça me protégerait. Comme pour « l'avenue René Crotty » (elle disait). Elle aurait trouvé le nom de cette « sortie » stérilisée, rectum au néon, étrange bouche d'égout au terme d'un long cheminement intestinal embouché d'abord place Denfert-Rochereau.

Heureusement qu'elle est abritée au fond du jardin Saint-Gothard. Ce Saint-Gothard n'était pas son col. Elle, c'était le

Lautaret. Destin à l'esprit farceur : une si petite rue pour un si grand col.

Écrire le livre des Cols, on y apercevrait Hannibal, Stendhal, Goethe, à cheval, maman à pied, ou à dos de chameau.

Le mot col, dans la langue d'une sage-femme.«

...

Bref, me voici aux anges ! en cette déchiffreuse lecture...

...

Ce jeudi 17 octobre 2019, Titus Curiosus – Francis Lippa

[verso-hebdo]

05-12-2019

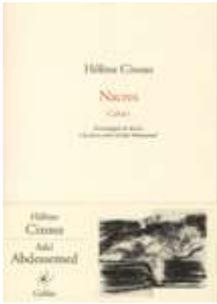


La chronique
de Gérard-Georges Lemaire

Chronique d'un bibliomane mélancolique

Photo : Gino Di Paolo

***Nacres, cahier*, Hélène Cixous illustration d'Adel Abdessmed**



Nous voilà devant un livre qu'il est impossible de classer dans aucun genre connu : ce n'est pas une autobiographie classique, ni un journal dans le sens classique (je songe, par exemple, à celui de Virginia Woolf), ni un recueil de pensées (bien que elle égrène des moments de sa pensée au fil de sa plume). C'est malgré tout un peu de tout cela, mais avec beaucoup de notes sur des passages oniriques ou sur ses relations familiales ou personnelles. Cette observation n'est pas négative car personne n'est obligé de se couler dans un moule préétabli. Aussi déconcertantes que soient ces pages, elles ne sont pas dépourvues de charme. On est très surpris d'entrer de plain-pied dans l'univers intime de l'écrivain, sans pourtant que le voile soit véritablement soulevé. Ces impressions, ces sentiments, ces souvenirs, ces relations aux autres personnes sont définies sur le moment où Hélène Cixous les a conçus, mais ils ne sont jamais envisagés dans une perspective large qui pourrait nous révéler leurs secrets ou leurs vérités. Ce qu'il y a pour moi de plus touchant et aussi de plus frappant ici ce sont ces considérations sur l'écriture, qui ponctuent des considérations de toutes sortes. Elle ne prend la littérature, comme elle l'a pratiquée, comme une technique ou comme un don, ou encore comme une façon d'embrasser, l'univers, mais comme une conjonction de rapports avec le sacré ou le destin. Il y a chez elle une authentique volonté de comprendre ce qui peut la relier avec ce qui l'a façonnée, en tant que femme et en tant qu'écrivain, non comme un simple morceau d'argile modelé par le divin, mais comme un être élaboré

par un grand nombre de vecteurs qui ont trait avec une spiritualité qui est devenu un ensemble de rouages métaphysiques qui ne cesse de déterminer ce qu'elle entreprend de faire dans cette sphère si particulière. Ce passage incessant du plus trivial (la vie telle qu'elle se vit de manière concrète) au plus insaisissable par l'esprit est sans doute la part ce qui frappe le lecteur et le touche profondément. Cet ouvrage, je le répète, ne ressemble à rien, de ce dont nous avons fait l'expérience dans la veine de l'introspection. Au début, les pages qu'elle a composées peuvent agacer et même exaspérer. Mais, peu à peu, à mesure qu'on se familiarise avec son univers, on est conquis par la curiosité d'aller plus avant. Et ces dénouements innombrables entre plusieurs facettes de l'expérience humaine, des affects les plus normaux jusqu'aux associations qui pourraient être le pain béni de la psychanalyse, constituent la matière d'une stratification de la connaissance de soi. L'être est exposé non dans sa pure nudité, mais dans tout ce qu'il peut avoir d'extrêmement intriqué et indéchiffrable. Cependant, ce qui n'est tellement crypté prend aussi sens au fil de l'écriture car au-delà de la raison, il y a d'autres raisons que la raison ignore. Dans mon souvenir, j'ai conservé de vagues souvenirs de son grand essai sur James Joyce (sa thèse, si je ne me trompe pas), mais aussi vagues soient-ils, je sais qu'à l'époque, ils m'avaient marqués. Donc ils subsistent quelque part au fond de ma mémoire défaillante. Et elle s'est interrogé sans concession sur tout ce qui a pu être sa vie personnelle, sa vie d'études et sa vie intérieure qui ont été les fondements de tout ce qu'elle a pu écrire (sa bibliographie est impressionnante et toutes différents claviers). En fin de compte, son insistance à ne pas s'attacher de trop près à ce que pourrait s'avérer une manière de se raconter, a accouché d'un mode scriptural qui n'est plus lié à une convention, mais qui excède les limites du sensible et de l'intelligible dans l'écriture comme perpétuelle et cruelle interrogation.